

n'est que du souffle (K'i) qui se rassemble. Quand il se rassemble, il y a vie, quand il se disperse il y a mort. Puisque vie et mort sont compagnes l'une de l'autre, pourquoi nous troubler à leur sujet ? Tous les êtres sont uns. Cette vie qu'ils aiment leur paraît merveilleuse animation, cette mort qu'ils détestent infecte putréfaction. Mais cette putréfaction se transforme et redevient animation, et celle-ci retourne à l'état de putréfaction. C'est pourquoi il faut dire : Ici-bas, il n'y a qu'un seul et même souffle de vie, et le Saint honore l'Un » (ch. 22).

### Identité de la vie et de la mort

L'intuition d'un univers foncièrement un permet à Tchouang tseu de considérer le problème de la vie et de la mort avec une grande sérénité. Ce ne sont là que deux aspects d'une même réalité, un changement aussi naturel que la succession du jour et de la nuit, que l'état de veille et de sommeil. C'était déjà la thèse succinctement exprimée par Lao tseu, mais Tchouang tseu la développe et l'illustre dans quelques-unes des pages les plus célèbres du livre :

« Quand la femme de Tchouang tseu fut morte, Houei tseu alla exprimer ses condoléances. Il trouva Tchouang tseu accroupi, chantant en battant la mesure sur une jarre. Houei tseu lui dit : Que vous ne pleuriez pas celle avec qui vous avez vécu, qui vous a donné des enfants et qui a vieilli avec vous, passe encore. Mais que vous chantiez en battant la mesure sur une jarre, c'est par trop fort ! – Mais non, dit Tchouang tseu. Quand elle est morte, comment n'aurais-je pas été affecté au début ? Mais en réfléchissant à l'origine de toute existence, je trouvais qu'il fut un temps où elle n'était pas née ; où non

seulement elle n'était pas née, mais où elle n'était même pas un être physique ; bien plus, il fut un temps où elle n'était même pas un souffle : elle était confondue dans l'indistinction du Chaos. C'est de là que, par une première transformation, le souffle apparut ; par une nouvelle transformation, il y eut une base corporelle ; par une dernière transformation enfin, le corps eut de la vie. Maintenant, une nouvelle transformation encore et c'est la mort. Ces phases sont comme la marche des quatre saisons, du printemps à l'automne, de l'été à l'hiver. Elle dort maintenant, tranquille dans le grand Reposoir. Si je me mettais à gémir en la pleurant, je me jugerais moi-même incapable de pénétrer le destin, c'est pourquoi je m'en abstiens » (ch. 18).

Vie et mort ne sont que des métamorphoses naturelles, des transmutations de formes semblables, par exemple, à la transformation des vers à soie en bombyx. Mais les anciens paysans et, après eux, les savants croyaient le phénomène beaucoup plus général. Les plus vieux almanachs enseignaient que le moineau se changeait à l'automne en huître et inversement au printemps l'huître en moineau. Selon la philosophie du *Yi-king*, tous les phénomènes et événements se permutent les uns dans les autres et sont préfigurés par les mutations symboliques que détecte le spécialiste en diagrammes. Plus concrètement, le *Tchouang-tseu* et le *Lie-tseu* donnent tous deux une liste de créatures qui se changent les unes dans les autres. S'il n'est malheureusement pas possible de donner une traduction de cette page importante, car elle comprend une nomenclature zoologique et botanique dont le sens exact est perdu, du moins peut-on en donner l'apologue introductif :

« Lie tseu, au cours d'un voyage, s'était arrêté pour se restaurer au bord du chemin ; il aperçut un crâne vieux



d'une centaine d'années. Arrachant la broussaille, il lui adressa ainsi la parole : Seuls, toi et moi, nous savons qu'il n'y a pas réellement de vie et de mort. Est-ce bien toi qui es misérable et moi qui suis heureux ? Un germe se développe selon les circonstances de temps et de lieu où il se trouve : quand il trouve de l'eau, il devient un (micro-organisme appelé) *kiue...* » (*Tchouang-tseu*, 18 ; *Lie-tseu*, 1.)

Le texte se termine par l'énoncé d'une série de transformations qui aboutissent à l'homme, lequel « retourne dans la grande machine à tisser : c'est ainsi que toutes les créatures sortent du Métier et toutes retournent sur le Métier ».

Dans un autre passage, Tchouang tseu fait parler le mort dont il retrouve le crâne :

« Tchouang tseu se rendait dans le royaume de Tch'ou. Il aperçut un crâne vide, décharné, mais intact. L'effleurant avec sa houssine, il lui demanda : Est-ce en perdant la raison dans ta soif de vivre que tu es arrivé à cet état ? Est-ce parce qu'ayant causé la perte de ton pays tu aurais subi la peine de la hache ? Est-ce par ton inconduite, dont la honte aurait rejailli sur tes parents, ta femme et tes enfants ? Ou bien est-ce de misère, de froid et de faim ? Est-ce la vieillesse qui t'a conduit là ? Après ces paroles, il ramassa le crâne et s'en servit d'oreiller pour dormir. À minuit, le crâne lui apparut en rêve et lui dit : Tu m'as parlé à la manière des sophistes. Tout ce que tu m'as dit concerne les embarras des vivants. Ces choses n'existent pas pour les morts. Veux-tu que je te parle des morts ? – Volontiers, dit Tchouang tseu. Le crâne reprit : Chez les morts, pas de seigneurs, pas de vassaux, pas de saisons ni de travaux. Paisibles, nous n'avons pas d'autre âge que celui du Ciel et de la Terre. Un roi sur son trône ne jouit

pas d'une plus grande félicité. Incrédule, Tchouang tseu lui demanda : Si j'obtenais du Gouverneur des destins qu'il rende la vie à ton corps avec tes os, ta chair et ta peau, qu'il fasse revenir ton père, ta mère, ta femme, tes enfants et tous tes amis de village, n'y consentirais-tu pas ? Le crâne le regarda fixement avec ses yeux caves, grimaça et dit : Renoncerais-je à ma félicité royale pour retrouver les misères humaines ? » (*Tchouang-tseu*, 18.)

Alors que chez lui la mort est généralement conçue comme un phénomène naturel qu'il ne faut pas redouter, mais qu'il ne faut pas non plus rechercher, Tchouang tseu en vient à suggérer, dans l'apologue ci-dessus, que la condition des morts est plus enviable que celle des vivants. C'est là un aboutissement assez prévisible de la doctrine, car dès qu'il admet une existence outre-tombe, l'homme est conduit immanquablement à tenter de l'imaginer plus heureuse que la vie présente. Il est vrai que les Paradis ont souvent leur contrepartie, les Enfers, mais les anciens Chinois n'imaginèrent ceux-ci que sous l'influence du bouddhisme. Il y a néanmoins une contradiction entre la conception de type matérialiste des métamorphoses physiques des êtres et celle d'une existence autre après la mort. Tchouang tseu ne semble pas gêné par cette contradiction qui n'est sans doute qu'apparente. Bien qu'il ne le dise pas explicitement, il admet une survie spirituelle, mais qui n'est pas celle d'une âme personnelle. Quand il fait parler le spectre vu en rêve, il ne fait qu'utiliser une croyance populaire pour illustrer son propos selon lequel la mort n'est pas nécessairement redoutable. Mais l'attitude de Tchouang tseu est surtout une acceptation résignée, voire joyeuse de notre destinée.



« Tseu lai, malade, en était à son dernier souffle. Sa femme et ses enfants l'entouraient en larmes. Tseu li, arrivé aux nouvelles, les chassa, disant : Ne dérangez pas la Transformation qui s'opère ! Puis, appuyé à la porte, il s'adressa au mourant : Grande est l'œuvre du Plasmateur ! Que va-t-il faire de toi maintenant ? Où va-t-il te mener ? Va-t-il faire de toi le foie d'un rat ? la patte d'un insecte ? Tseu lai lui dit : Un enfant doit obéissance à ses parents, que ceux-ci l'envoient à l'est ou à l'ouest, au nord ou au sud. Le Yin et le Yang sont pour nous bien plus que des parents. Les voici qui me mènent au seuil de la mort. Si je me révoltais, je ne serais qu'un indocile ; comment pourrais-je leur en vouloir ? L'immense masse de l'univers m'a donné un corps pour habitacle, une vie pour œuvrer, une vieillesse en guise de pause, enfin la mort comme repos. Ainsi les mêmes raisons nous invitent à trouver bonnes et la vie et la mort. S'il arrivait qu'au moment où le fondeur est à l'œuvre, le métal se mît à sauter, disant : Je veux absolument être l'épée Mo-ye, le fondeur ne manquerait pas de juger que c'est là un métal de mauvais aloi. Maintenant, après avoir été gratifié d'une forme humaine, si je criais : Je ne veux pas être autre chose qu'un homme ! le grand Plasmateur ne manquerait pas de trouver que je suis un homme de bien mauvais aloi » (ch. 6).

« Quand Tchouang tseu fut à l'article de la mort, ses disciples exprimèrent le désir de lui faire de belles funérailles. Tchouang tseu leur dit : Le Ciel et la Terre seront mon cercueil et ma tombe ; comme objets funéraires, j'aurai le Soleil et la Lune pour double anneau de jade, les étoiles pour bijoux, et j'aurai les dix-mille êtres pour m'accompagner : vous voyez que rien ne manquera au cérémonial, qu'y ajouteriez-vous ? Les disciples répondirent : Nous craignons que vous ne soyez dévoré, Maître, par les corbeaux et les milans. Tchouang tseu répondit : À

l'air, je serai dévoré par les corbeaux et les milans ; sous terre, je le serai par les fourmis. Quelle partialité que de vouloir priver les uns au détriment des autres ! » (ch. 32).

### **La mystique de Tchouang tseu**

Après Lao tseu qui dénonçait la perversion des esprits humains par l'intelligence et par la civilisation, Tchouang tseu s'applique à purger l'âme en lui faisant prendre conscience de la relativité de toutes les valeurs sociales, mais sa critique vise en définitive à vider surtout de leur valorisation les concepts de vie et de mort : sur le plan des phénomènes, il n'y a que des transformations de formes. Quant à l'existence de Dieu, à celle d'une âme immortelle, il ne saurait, semble-t-il, en être question : sur ces points, Tchouang tseu se montre résolument agnostique.

L'insuffisance de notre raison à percer le mystère des choses est une des idées directrices du livre. Ainsi, au chapitre 25, l'auteur met en scène deux personnages imaginaires qui ont une discussion sur l'origine des choses. L'un explique comment le Yin et le Yang et l'ensemble des phénomènes qui se posent par binômes opposés et solidaires constituent le monde visible, mais que là s'arrêtent les possibilités de notre intellect. Puis, à propos de la question débattue de l'existence ou de la non-existence d'un Promoteur à l'origine du monde, l'un des deux interlocuteurs s'exprime ainsi :

« Pour tout le monde, l'aboiement du chien, le chant du coq sont choses familières ; pourtant le plus grand savant ne peut exprimer en mots un tel phénomène ni prévoir ce que ces animaux ont l'intention de faire. Mais analysons le réel : allons jusqu'à la particule la plus infime qui se puisse concevoir, puis pensons à une immensité qui ne puisse plus être circonscrite : parler d'une activité promotrice ou nier